

La vie de prière : engagement pour la sauvegarde de la création*

Ce thème pourrait surprendre. En général, l'écologie traite de l'environnement sous ses aspects économiques, sociaux et surtout politiques. Quel est donc son lien avec la prière ?

Avant de répondre plus en détail, permettez-moi de vous citer trois phrases d'une lettre reçue récemment de la part d'un jeune moine cistercien, donc catholique, à la veille de son engagement définitif. Il décrit l'endroit où son monastère est situé : « Pour mon cœur, c'est un lieu de grand silence et de quiétude (repos), que j'associe surtout, non pas tellement à la liturgie, mais à la nature de cette région qui entoure si merveilleusement et si paisiblement l'abbaye. Les fûts de la pinède aux reflets bleuâtres, ses sentiers de sable et de poussière, ses fagnes et ses étangs mystiques sont pour moi le milieu biologique de la vie d'intimité avec le Seigneur. Ce paysage et ce terroir me sont chers. À ma manière, moi aussi je suis un « amoureux du lieu », un *amator loci*, comme s'appelaient les premiers moines de Cîteaux, et je me sens un peu comme un nouveau Van Gogh dans la vie monastique. » Van Gogh, le célèbre peintre hollandais, dont le regard d'artiste faisait ruisseler de couleurs et de lumières tous les paysages que son pinceau effleurait. Le moine aussi, dont le regard contemplatif pourrait y faire jaillir un feu secret qui révèle Dieu.

Nous verrons successivement comment la Parole de Dieu, dans ses textes les plus anciens, accueille déjà la nature sortie des mains du Dieu créateur. Ensuite, passant à l'expérience de la prière, comment à partir de la Parole de Dieu, une tradition unanime de l'Orient comme de l'Occident, a rattaché une certaine expérience de la nature à une étape précise et déjà assez avancée du parcours

* Conférence prononcée à New Valamo en Finlande, au cours de la 31^e rencontre internationale et interconfessionnelle de religieux(x)ses (E.I.I.R.) du 12 au 19 juillet 2004. Le thème de ces journées : La vie religieuse et la sauvegarde de la création.

spirituel. Enfin, comment cette perception spirituelle de la nature, épousant et reflétant les grandes étapes de l'Histoire du Salut, devient le fondement de ce que l'on pourrait appeler, avec un néologisme, un « sacerdoce écologique », qui ferait partie du sacerdoce spirituel de la prière.

1. La création accueillie dans la Parole de Dieu

Si nous interrogeons la Bible, nous constatons que les descriptions les plus lyriques de la nature s'y rencontrent dans les prières, en particulier dans les psaumes. La nature y est chantée et priée, et à travers elle, le Créateur est glorifié. Le psaume 103, par exemple, détaille son intervention :

Dans les ravins tu fais jaillir les sources [...], elles abreuvent toutes les bêtes des champs.

Tu fais croître l'herbe pour le bétail et les plantes à l'usage des hommes.

À jamais soit la gloire du Seigneur.

Le psalmiste a suivi le récit sacerdotal de la création en sept jours selon Genèse 1, qui lui est peut-être contemporain, où le soir de chacune des journées est marqué, comme d'un sceau, par le regard émerveillé du Créateur : « Et Dieu vit que cela était bon. » Le récit culmine dans la création de l'homme et de la femme, à l'image et à la ressemblance de Dieu, auxquels une mission particulière est confiée :

Dominez, dit Dieu, sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et tous les animaux qui rampent sur la terre. Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits, portant semence : ce sera votre nourriture (Gn 1, 28-29).

De tels tableaux qui dépeignent sur le mode lyrique la beauté de la nature vont se succéder tout au long de l'Ancienne Alliance. La littérature sapientielle mériterait ici une mention particulière, grâce à la brillante description du chapitre 43 de l'Ecclésiastique, ou cette autre, presque au seuil de la Nouvelle Alliance, du Livre de la Sagesse (11, 22-12, 1). Ce dernier passage apporte d'ailleurs une précision importante :

Le monde entier est devant toi, dit l'auteur en s'adressant au Créateur, [...] comme la goutte de rosée matinale qui descend sur la terre [...] ; tu aimes tout ce qui existe et tu n'as de dégoût pour rien de ce que tu as fait [...] car ton esprit incorruptible est présent en toutes choses !

S'il en est ainsi, si une trace du Créateur, son esprit incorruptible, est présente dans toutes ses œuvres, celles-ci peuvent devenir un miroir qui le reflète, chacune à sa façon. Cette idée est déjà implicite dans les discours de Job et de ses amis. Saint Paul la développera et en tirera les conclusions lorsqu'il reprochera aux païens de ne pas avoir reconnu Dieu à travers les splendeurs de sa création. En effet « ce que Dieu a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité » (Rm 1, 20). La nature recèle donc, des « signes », comme l'histoire aussi recèle des « signes », que tous ne savent pas interpréter, selon le reproche que Jésus adressera à ses contemporains :

Au crépuscule vous dites : il va faire beau temps, car le ciel est rouge feu ; et à l'aurore : mauvais temps aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre. Ainsi, le visage du ciel vous savez l'interpréter, et pour les signes des temps vous n'en êtes pas capables (Mt 16, 2-3).

En effet, les « signes » et les prodiges qui jalonnent la vie terrestre de Jésus laissent pressentir une accélération de l'histoire, une nouvelle étape de la création. Jésus annonce désormais d'autres signes qui apparaîtront, eux aussi, « dans le soleil, la lune et les étoiles » (Lc 21, 25), mais qui seront le présage d'une « grande détresse », sous la forme d'un véritable cataclysme qui ébranlera le monde et les puissances des cieux. La deuxième Lettre de Pierre l'affirme explicitement :

Ce sont de nouveaux cieux et une terre nouvelle que nous attendons selon sa promesse, où la justice habitera (2 P 3, 13).

En ce jour, les cieux se dissiperont avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, la terre avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée (2 P 3, 10).

Cette attente est caractéristique des chrétiens ; elle commandera leur style de vie particulier, et déterminera jusqu'au rythme de leur prière, le même auteur précise :

Puisque toutes ces réalités vont se dissoudre ainsi, quels ne devez-vous pas être, par une sainte conduite et par les prières, attendant et hâtant l'avènement du Jour de Dieu, où les cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront (2 P 3, 11-12).

Une telle vision apocalyptique de la création qui, tout en s'émerveillant de la beauté de sa situation actuelle, est consciente d'une force secrète qui la travaille et qui la pousse vers une transformation radicale qui devra se produire au-delà d'un cataclysme apparent, est évidemment propre au croyant. Elle marque d'une façon tout à fait originale son attitude par rapport à la nature et à ses ressources. Le

disciple de Jésus est à la fois parfaitement inséré dans la nature qu'il habite, et en même temps il regarde déjà au-delà, pressentant un achèvement qu'il n'est pas encore capable de décrire, sauf avec les images inspirées de la Bible.

Deux paroles de Jésus mettent en évidence cette ambiguïté fondamentale du regard chrétien sur les réalités du monde. Aux disciples qui l'invitent à admirer les belles pierres du Temple, Jésus annonce que viendront des jours où de tout ce qu'ils contemplent, il ne restera pas pierre sur pierre : tout sera jeté bas (Lc 21, 5-6). Mais quand les mêmes disciples lui demandent de leur préciser l'heure de cette destruction, Jésus leur conseille de s'inspirer des transformations qu'ils peuvent constater dans la nature :

Voyez le figuier et les autres arbres. Dès qu'ils bourgeonnent, vous comprenez que l'été est proche. Ainsi vous, lorsque vous verrez cela arriver, comprenez que le Royaume de Dieu est proche (Lc 21, 29-31).

Tout est destiné à être détruit, mais à travers cette fin apparente bourgeonne déjà la vie nouvelle, s'annonce un printemps. La nature, même destinée à disparaître, cache en elle les mystères d'une nature nouvelle.

Tout le monde n'est pas apte à discerner ces signes du Royaume qui se fait proche. Loin de là ! C'est l'apanage exclusif des disciples, et le fruit d'un don particulier qui leur est réservé :

À vous, leur dit Jésus, le mystère du Royaume de Dieu a été donné ; mais à ceux qui sont dehors tout arrive en paraboles, afin qu'ils aient beau regarder et qu'ils ne voient pas, qu'ils aient beau entendre et qu'ils ne comprennent pas (Mc 4, 11-12).

Les paraboles de Jésus sont la plupart du temps empruntées à la nature : la semence, le blé ou l'ivraie, le grain de sénevé, la moisson, le figuier, le trésor dans le champ, la perle de grand prix au fond de l'océan. Mais elles peuvent à la fois voiler et dévoiler. Voiler pour ceux qui ne distingueront rien, dévoiler à ceux à qui cela sera donné.

2. La création dans l'expérience de la prière

Quittons un instant les textes inspirés pour voir comment les auteurs spirituels ont essayé d'intégrer ces données, lorsqu'ils décrivent le parcours spirituel des croyants. À partir du quatrième siècle surtout, ils ont distingué plusieurs étapes dans la connaissance de la création et du Créateur. Les noms qu'ils donnent à ces étapes varient,

selon leur culture et leur langue, mais il est facile de constater qu'ils parlent tous de la même expérience. La plupart du temps, ils énumèrent trois étapes que j'appellerai, pour simplifier les choses, la connaissance extérieure des réalités, la connaissance intérieure, la connaissance spirituelle. La première, la connaissance extérieure, est celle que nous acquérons par l'usage naturel de la raison. Elle embrasse, entre autres, la science qui se porte sur tous les êtres créés, les nomme, les analyse, étudie les relations qu'ils tissent entre eux. Elle produit des savants et des hommes de science, qui progressent sans cesse vers des connaissances de plus en plus affinées. La connaissance intérieure, elle, consiste dans une perception plus profonde des êtres par rapport à leur lien avec Dieu et avec sa Providence, dans la découverte de l'image de Dieu qu'ils portent en eux, et du message sur Dieu qu'ils sont censés nous délivrer. Ce sont surtout les Pères grecs, dans le sillon tracé par Évagre le Pontique, qui ont analysé cette connaissance qui suppose un regard plus épuré, dû à un don particulier de la grâce. Ils l'appellent *theôria phusikè* ou *theôria logikè* une contemplation qui révèle la vraie *phusis*, la vraie nature des choses, celle d'avant la chute, ou aussi le *logos* des êtres, leur raison ou leur verbe intérieur, celui qui, en eux, reflète secrètement le Verbe créateur.

La plupart des hommes sont privés d'un regard aussi perçant, et ne s'en doutent même pas. De sa plume parfois un peu caustique, saint Syméon le Nouveau Théologien les décrit comme des « morts vivants » :

Les morts, entre eux, ne peuvent ni se voir, ni se plaindre l'un l'autre. Ce sont les vivants qui, en les voyant, gémissent de leur sort. Car ils voient une merveille étrange, des hommes frappés par la mort qui vivent [...], des aveugles qui croient voir et de véritables sourds qui s'imaginent entendre : c'est qu'ils vivent, qu'ils voient et qu'ils entendent à la façon des bêtes ; ils pensent comme des insensés dans leur conscience inconsciente, dans leur vie de cadavres, car il est possible de vivre sans vivre, il est possible de voir sans voir et d'entendre sans entendre¹.

Un tel homme ne vit que par sa tête, une tête qui est coupée de son cœur. Il s'égaré dans la distraction, ou dans cette connaissance, au fond si superficielle, des choses qu'on appelle l'abstraction. Par rapport à la connaissance intérieure de la réalité selon Dieu, elle est « délirante », diront les Pères, une illusion, dont seule la grâce pourra le guérir.

¹ *Hymnes* 44, 214-231.

Comment se fait-il que la plupart des personnes, même croyantes, soient privées d'un tel regard ? La raison en est simple. Dans son état actuel, un brouillard enveloppe leur cœur, un voile est tendu devant leurs yeux, pour reprendre les images utilisées par les Pères qui désignent ainsi les passions toujours présentes dans le cœur de l'homme.

Le voile, dira saint Maxime le Confesseur, c'est l'illusion produite par les sens qui fixent l'attention de l'âme sur les apparences superficielles des objets sensibles et qui lui barre le passage à leurs réalités spirituelles².

De là, la nécessité d'une vie de renoncement, d'une certaine ascèse, qui doit, non pas supprimer les passions, mais les endiguer et les tourner vers les objets spirituels pour lesquels elles avaient été créées selon le dessein primitif de Dieu. Évagre l'affirmait déjà :

L'esprit qui s'est dépouillé des passions et voit l'aspect spirituel des êtres ne reçoit pas véritablement les simulacres qui arrivent par les sens ; mais c'est comme si un autre monde était créé par sa connaissance³.

C'est là le monde vrai, celui de la nature selon Dieu, que découvrent, comme s'ils les créaient, les yeux purifiés de son cœur. Cet homme réalise en même temps, selon Maxime le Confesseur, la tâche que Dieu lui avait confiée en le créant, c'est-à-dire l'unification en lui-même de la création matérielle et de la création spirituelle, puisque à travers tout ce qui est matière, il perçoit l'intention profonde du Créateur, et, grâce à cette connaissance, il unit le monde entier à Dieu.

Il s'agit là d'une vision audacieuse de la création et de son lien avec Dieu, dont l'homme lui-même n'est pas exclu. Bien au contraire. C'est grâce à cette « connaissance intérieure » qu'il accède à la vraie connaissance de lui-même, « de ce qu'il est selon sa nature spirituelle », comme l'atteste déjà un document aussi ancien que les *Lettres* de Saint Antoine le Grand, qui contiennent un résumé de cette vision : en se connaissant lui-même,

l'homme connaît en même temps les autres créatures que Dieu a tirées du néant, [...] ainsi que le Dessein du salut réalisé par le Créateur, et tout ce que celui-ci a fait pour ses créatures⁴.

Mais surtout, en se connaissant lui-même, il finit par connaître Dieu⁵, comme l'explique à son tour saint Grégoire de Nysse :

² *Questions à Thalassios* 49.

³ *Chapitres gnostiques*, V, 12.

⁴ *Lettres* I, 1, 4 ; IV, 7.

⁵ *Lettres* VII.

L'homme intérieur, le cœur, une fois débarrassé de la rouille qui tachait sa beauté, retrouvera l'image première (selon laquelle il avait été créé). Ainsi l'homme, en se regardant, verra en lui celui qu'il cherche. Et voilà la joie suprême qui remplit son cœur purifié : il regarde sa propre pureté et découvre dans l'image le modèle⁶.

Cette tâche de l'homme, à laquelle Dieu l'avait destiné, ne s'arrête pas là, elle débouche sur un ministère liturgique. S'il reconnaît Dieu dans ses créatures et en lui-même, c'est pour louer Dieu et lui en rendre grâces. Nous touchons ici à la prière, car l'un des fruits de cette connaissance que nous appelons *intérieure* sera précisément de faire jaillir la louange et l'action de grâces. C'est encore saint Maxime le Confesseur qui l'affirme explicitement :

Si jamais les saints ont consenti à regarder le spectacle de la nature, ils ne l'ont pas regardé comme nous, par attachement à la matière, mais pour louer de multiples façons le Dieu présent et apparaissant en tout et partout, pour recueillir de grands trésors d'émerveillement, et de nombreux sujets de doxologie⁷.

Voici l'écologiste chrétien devenu homme de prière et de louange. C'est ainsi, ajoute le même auteur, que « l'homme recueille comme des dons à offrir à Dieu de la part de la création les *logoi* spirituels des êtres⁸ ». Et voilà ce même écologiste chrétien voué à ce que nous avons osé appeler un *sacerdoce écologique* : offrir à Dieu de la part de la création les traces de Dieu qui s'y cachent !

Saint Maxime le Confesseur a même eu l'audace de développer cette comparaison avec le sacerdoce, en appliquant aux trois étapes de la connaissance les trois degrés du sacerdoce sacramental :

Il est diacre celui qui oint son esprit pour les combats sacrés et qui chasse de lui les pensées passionnées. Il tient la place du prêtre, celui qui éclaire son esprit par la connaissance des êtres et qui détruit la fausse connaissance. Enfin, il tient la place de l'évêque, celui qui mène son esprit à la perfection par la sainte myrrhe de la connaissance (mystique) et de l'adoration de la Sainte Trinité⁹.

En citant et en commentant un texte de Denys l'Aréopagite, Syméon de Taibouteh, un auteur du septième siècle, malheureusement encore peu connu, contemporain d'Isaac de Ninive, décrit, lui aussi, et d'une façon particulièrement exhaustive, ce regard contemplatif, ou spirituel, qui, en fixant la création, découvre des réalités

⁶ *Homélie sur les Béatitudes* VI, 4.

⁷ *Ambigua à Jean* 10.

⁸ *Questions à Thalassios* 51.

⁹ *Centuries sur la charité* II, 21.

que les autres n'y aperçoivent pas. Permettez-moi de vous en citer quelques extraits. Ce regard, il l'appelle la « contemplation spirituelle qui va au-delà de la nature » :

Tout le visible que les autres voient d'une façon matérielle, cet homme le voit désormais spirituellement (gnostiquement) dans son entendement, par la contemplation spirituelle. À l'intérieur de son entendement, il se promène dans ses pensées à travers la création entière : les mondes qui furent et ne sont plus, et ceux qui sont encore là, les années du monde avec leurs événements [...], avec les changements qui affectent tout le créé. Toutes ces réalités qu'il voit matériellement, le spirituel (gnostique) les examine spirituellement (gnostiquement) [...]. Il ne voit pas les plantes comme les voit un agriculteur, et il ne comprend pas les racines comme des remèdes, mais tout ce qu'il voit avec les yeux de son corps, il le médite secrètement, à l'intérieur de son entendement, à l'aide de la contemplation spirituelle. Celle-ci [...] agit et scrute la force qui est secrètement cachée dans toutes les réalités, et qui travaille en elles d'une façon incompréhensible. L'entendement [...] est ainsi éclairé de façon à ne plus être capable de voir une chose matérielle, sans voir sur-le-champ [...] la Providence de Dieu qui est cachée et est secrètement à l'œuvre en elle.

Un tel homme voit encore davantage. À travers les réalités corporelles, il devine l'existence des réalités incorporelles, c'est-à-dire des anges.

Il voit de façon immatérielle et secrète, leur ordre et leurs hiérarchies, leurs motions et les modulations de leur Trisagion inénarrable, et les imite dans la mesure de ses forces, avec le secours de Dieu.

C'est-à-dire que la vision de la création le porte à s'unir au *Trisagion*, aux louanges – Saint, saint, saint ! – que les anges ne cessent d'adresser à Dieu.

Et voici que la grâce vient le prendre sous son ombre [...] et qu'il ressent les mystères glorieux qui ne cesseront jamais, qui sont déversés (sur lui) par ce Père qui est la source de toutes les lumières, qui brille et qui l'attire vers la ressemblance cachée de sa bonté secrète.

Syméon quitte ici le texte de l'Aréopagite¹⁰ pour expliquer comment quelque chose de Dieu est présent dans toutes les créatures. Il l'appelle « la divinité qui est en nous » :

Elle est la Providence divine, qui maintient tout, divinise tout, perfectionne tout, illumine tout, qui par sa parfaite bonté pénètre tout et

¹⁰ La comparaison entre Denys et Syméon est due à l'aimable collaboration de Mlle Ysabel de Andia.

soutient tout, qui enflamme tout d'un ardent désir de s'unir avec la divinité principale, qui élève au-dessus de tout, elle qui est élevée et supérieure à tout ce qui trouve ses délices dans la communion avec elle. Car cette divinité qui est en nous [...] a été semée dans les fondations de tout ce qui est créé, et y travaille d'une façon illimitée. Il est, en effet, écrit : *En lui nous vivons, nous recevons le mouvement et nous existons.*

Aussi, c'est ce quelque chose de Dieu en nous qui

nous donne miséricordieusement l'audace de comprendre et de saisir notre divinisation. [...] En effet, Dieu a fixé dans toutes les natures des êtres intelligibles, matériels et inanimés quelque chose qui vient du bien qui est au-delà de tout bien et au-delà de tout être, [...] afin que, grâce à ce bien implanté dans toutes les natures nous désirions et aspirions ardemment à l'amour de celui qui est bon au-delà de toute bonté [...]. Car [...] cet être bon et qui est au-delà de toute bonté, [...] habite en tout sans limites, au-delà de la parole et des idées, et toute nature le désire et aspire ardemment après lui, grâce à la bonté qui opère en elle, afin que tous, nous aspirions à lui¹¹.

Texte limpide, qui résume admirablement cette doctrine des traces de Dieu dans la création, que le regard spirituellement aiguisé du priant peut découvrir. Découverte si bouleversante qu'Évagre pourra la décrire comme une nouvelle création opérée par le spirituel lui-même : « C'est comme si un autre monde était créé par sa connaissance¹². » Celui-ci retrouve alors le ministère de médiateur entre la création matérielle et la création spirituelle, qui était celui d'Adam avant la chute, lui qui de par sa double constitution faisait le lien entre la matière et l'esprit, ministère que le Christ, nouveau Médiateur et nouveau Grand Prêtre, a restitué à l'humanité par son Incarnation. En vertu de quoi, tout priant est désormais devenu le ministre de cette nouvelle liturgie écologique, parce que, comme le lui rappelle le même Syméon de Taibouteh, il est le nœud ou le lien entre les deux :

Homme de discernement, sache que tu es l'image de Dieu et le nœud qui noue toute la création ensemble, les réalités du ciel et celles de la terre ; lorsque tu baisses la tête pour adorer et louer Dieu, toutes les créatures du ciel et de la terre le font avec toi ; mais lorsque tu omettes d'adorer et de louer, toutes les créatures te contestent et se mettent contre toi, et tu tombes hors de la grâce¹³.

¹¹ SYMÉON DE TAIBOUTEH, *Opuscules*.

¹² *Chapitres gnostiques* 5, 2.

¹³ SYMÉON DE TAIBOUTEH, *Opuscules*.

Il serait facile de glaner dans la tradition monastique des illustrations de ce respect de la création, et d'un certain attachement à elle. Depuis le thème du petit jardin et des légumes à cultiver, ou à ne pas cultiver, qui parcourt toute la littérature des apophtegmes, et qui sera tranché par saint Athanase, approuvant dans sa *Vie de Saint Antoine*, l'ermite « explorant les alentours de sa montagne et trouvant un coin approprié, le labourant et, ayant de l'eau en abondance pour irriguer, l'ensemence¹⁴ » ; en passant par saint Bernard avertissant un postulant qu'il « trouvera plus de choses au milieu des bois que dans les livres. Les arbres et les rochers t'enseigneront ce que tu ne peux apprendre d'aucun maître¹⁵ » ; par Hildegarde de Bingen, sa contemporaine, avouant que la première chose qu'elle ferait en arrivant comme abbesse dans un monastère, serait de planter un arbre à côté de la porte de sa cellule, pour être sa consolation et son meilleur ami¹⁶ ; par saint Bruno qui, d'une plume de poète, chante les charmes de sa solitude en Calabre, « les collines qui s'élèvent légèrement de toutes parts et les secrets des vallons ombragés où coulent à profusion les rivières, les ruisseaux et les sources, [...] les jardins irrigués, les arbres aux fruits variés et abondants¹⁷ » ; par l'éblouissant cantique du soleil de François d'Assise, et par tant d'ascètes qui lièrent amitié avec des animaux, depuis Jérôme nourrissant son lion, Séraphin de Sarov liant amitié avec un ours, jusqu'à cet ermite américain tout à fait contemporain, perdu dans les montagnes de la Norvège, et qui nourrit un serpent sous le plancher de sa cellule. Le témoignage des modernes rejoint celui des anciens : Syméon de Taibouteh, déjà cité, le disait explicitement. Arrivera un moment où celui qui voit le créateur dans sa création, « ne sera plus capable de voir les réalités humbles et limitées de la nature, car il est uniquement ivre de la beauté de Dieu qui se cache en elle¹⁸ ».

3. 'Sacerdoce écologique'

Comme nous l'avons vu plus haut, cet enthousiasme doxologique devant la création n'a cependant rien de naïf. Il est conscient que cette beauté, à travers laquelle Dieu respandit, est appelée à disparaître un jour, ou plutôt à être transformée à travers une crise au sujet de laquelle la Bible ne lui a légué que des images d'un cataclysme

¹⁴ *Vie de saint Antoine* 50.

¹⁵ BERNARD DE CLAIRVAUX, *Lettre* 106, 2.

¹⁶ Cité par Javier ALVAREZ, *Pardisus Claustralis y Ecologia*, p. 354.

¹⁷ *Lettre à Raoul le Verd.*

¹⁸ *Opuscules*, Mingana.

final. Sa connaissance intérieure de la création est donc, elle aussi, provisoire et limitée. Même perfectionnée par un don plutôt rare du Saint-Esprit, elle fait encore partie de la connaissance que l'on pourrait appeler « spéculaire », « à travers un miroir et des énigmes » (1 Co 13, 12).

La connaissance des créatures, si douce soit-elle n'est jamais que l'ombre de la (vraie) connaissance [...]. Elle nourrit l'esprit en attendant que celui-ci puisse recevoir une contemplation plus haute¹⁹.

Il s'agira alors de la contemplation spirituelle de Dieu lui-même qui ne tolère plus aucune représentation, ni sensible ni intellectuelle. Lorsqu'il en parlera, Isaac le Syrien la décrira comme une stupeur, quand « sous la forme d'éclairs [...], quelques intuitions concernant les mystères [...] s'ébranlent dans la pensée, et que, sur-le-champ, le cœur explose de joie ». Isaac se laisse même aller à une confiance que l'on peut supposer autobiographique :

Je connais non loin d'ici quelqu'un qui goûte (parfois) quelque chose de ces éclairs. Même si une telle intuition l'abandonne à l'instant, le jaillissement de la joie et la saveur s'en prolongent pendant longtemps et, une fois l'éclair éteint, la douceur qui lui en venait reste pour un bon moment répandue en lui. De même son corps [...] s'apaise [...], et la douce joie produite par la stupeur au moment culminant (de cette expérience), laisse une trace sur le palais de son entendement. Il lui devient ainsi facile de mépriser le monde temporel, puisque l'espérance (du monde à venir) le console désormais de l'ennui causé par le monde présent qui lui est devenu étranger²⁰.

Et voilà notre contemplatif, d'abord si amoureux de la création, qui finit par transcender celle-ci, pour passer mystérieusement dans un au-delà où il lui est donné de goûter Dieu plus directement, et dont il garde à jamais un très doux arrière-goût sur le palais de son cœur. C'est précisément dans ce passage entre la contemplation de Dieu qui a lieu à travers la création, et celle qui va au-delà de la création que se situe pour les anciens la prière que l'on pourrait appeler aujourd'hui « écologique ».

Le rythme de cette prière semble d'ailleurs épouser celui de l'Historique du Salut qui, à partir de la création, comme nous l'avons vu, avance inexorablement vers le passage à « des cieux nouveaux et une terre nouvelle » qui prend les traits d'un bouleversement universel.

¹⁹ ISAAC LE SYRIEN, *Lettres* 4.

²⁰ ISAAC LE SYRIEN, *Œuvres spirituelles* II, *Discours* 20, 19-20.

En effet, la prière est loin d'être toujours un havre de paix et de douceur. Elle connaît des passages à vide, des moments de tentation, que les auteurs nous décrivent d'ailleurs, encore une fois, avec des images empruntées à la nature. Qui ne connaît les « nuits » de Jean de la Croix, les « sécheresses » de François de Sales ou de Fénelon, ou le temps de l'hiver, chez Isaac le Syrien, « qui permet à la semence cachée sous terre de pourrir et de se développer, grâce aux vents changeants et rudement agités²¹ » ? Et ailleurs :

Les labeurs que les hommes de Dieu supportent [...] ont valeur d'exemple au regard de ce qui est caché dans les semences. L'apparence ordinaire d'une semence, au temps des semailles, dissimule [...] la splendeur des couleurs variées et glorieuses de ce que le printemps fera lever et voir au-dehors, qui en fera le vêtement et l'ornement admirables de la terre qui leur a donné de se développer dans son sein²².

De même, dans la prière, l'épreuve de l'aridité est celle de la semence qui, avant de mûrir et de porter des fruits, doit pourrir et mourir en terre.

Une telle épreuve fait obligatoirement partie de l'apprentissage toujours douloureux de ce qui est la condition essentielle pour la prière, à savoir l'humilité. Grâce à une comparaison, tout à fait « écologique », saint Bernard chantera les avantages mystiques de ce qu'il appelle la « vallée de l'humilité » qu'il reconnaît dans les vallées humides où les cisterciens aiment s'établir, car elles sont « le lieu fertile où ruissent les eaux qui descendent le long des flancs escarpés des montagnes²³ ». Ruusbroec, qui en copiera l'image, ajoutera un autre trait à ce que quelqu'un a appelé la « géographie mystique » des cisterciens²⁴, un trait qui est tout aussi écologique. Il a remarqué que les pentes d'une vallée renvoient la lumière du soleil vers le fond et en redoublent ainsi l'effet :

Lorsque le soleil envoie ses rayons dans une profonde vallée, située entre deux montagnes, l'astre se tenant au zénith du firmament de sorte que ses rayons atteignent le creux et le fond de la vallée, trois choses s'y passent. La vallée reçoit davantage de lumière et reflète mieux celle-ci à cause de la montagne ; elle se réchauffe, elle est plus fertile que le plat pays de la plaine²⁵.

²¹ ISAAC LE SYRIEN, *Discours* 34, 3.

²² ISAAC LE SYRIEN, *Discours* 23, 1.

²³ *Sermons pour la fête de saint Benoît*, 4 ; cité par Jean-Baptiste AUBERGER, dans *L'expérience cistercienne. La nature maîtrisée comme expression symbolique du combat spirituel*, in *Religion et Écologie*, Paris 1993, p. 73.

²⁴ *Ibidem* p. 74.

²⁵ JAN VAN RUUSBROEC, *Les noces spirituelles*, 1, 221.

C'est un phénomène analogue, prétend-il, qui se produit dans un cœur humble qui expose ses désirs non satisfaits devant le Christ, car, face à l'humilité, la libéralité de Dieu ne peut se contenir, affirme Ruusbroec, elle doit s'écouler et se répandre comme malgré elle. Il continue :

Cette vallée qui est le cœur humble, reçoit alors trois choses : elle est davantage éclairée et inondée de lumière ; elle est mieux réchauffée par la charité ; elle devient plus fertile en vertus parfaites et en œuvres bonnes²⁶.

Que ce soit sous la figure de la nuit, de l'hiver ou du vallon, l'homme de prière épouse ainsi, non seulement les rythmes extérieurs de la nature, la succession des jours et des saisons, mais encore un dynamisme spirituel plus profond, celui qui fait progresser l'ensemble de la création présente vers son passage à la création nouvelle. Ce passage est douloureux, et sa douleur se répercutera dans la prière. Il est marqué à la fois par les « souffrances du temps présent », et par une vie nouvelle, mais qui est seulement entrevue de loin, même si ces souffrances, comme l'atteste saint Paul, « ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous ». Il vaut la peine d'écouter tout ce passage du chapitre 8 de la Lettre aux Romains qui éclaire très particulièrement notre thème :

Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu [...]. Nous savons, en effet, que toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule : nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons, nous aussi, intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps, car notre salut est objet d'espérance (Rm 8, 18-24).

Comme nous venons de l'entendre, il y est d'abord question des gémissements qui traversent toute la création. Or, quelques versets plus loin, saint Paul relie ces gémissements de la création aux « gémissements ineffables » que l'Esprit Saint produit dans le cœur de ceux qui prient :

Pareillement, l'Esprit vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables, et celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit (Rm 8, 26-27).

C'est donc bien la prière qui prend en charge l'attente et les gémissements qui traversent la création. Aux gémissements de la création font écho les gémissements que l'Esprit profère au cœur de notre

²⁶ *Ibidem.*

rière. Quelques versets plus tôt, Paul avait levé le voile sur l'un de ces gémissements secrets, en affirmant que c'est le même Esprit « qui nous fait crier : Abba, Père », en se joignant à notre esprit, et attestant ainsi que nous sommes enfants de Dieu (Rm 8, 15-16 ; cf. Ga 4, 6).

Une autre image biblique mérite d'être soulignée ici. Parlant de cette tension de la création vers l'eschatologie, vers la fin des temps, Paul la compare à un travail d'enfantement, à la fois inévitablement douloureux, mais déjà nimbé d'une joie secrète très intense. Jésus avait lui-même utilisé cette image en parlant des cataclysmes qui allaient accompagner la fin du monde :

La femme sur le point d'accoucher s'attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde (Jn 16, 21).

L'image des souffrances de la femme qui enfante s'applique à la fois aux affres de la fin du monde et aux épreuves rencontrées dans l'expérience de la prière. Elles sont inéluctables ; il ne faut pas les fuir, car elles sont appelées à déboucher un jour sur une joie sans pareille.

Tel est sans doute le ministère ou le sacerdoce de la prière et de l'intercession à laquelle la deuxième Lettre de Pierre semble faire allusion. À ses correspondants qui s'impatientent parce que le Jour du Seigneur semble tarder, Pierre affirme une nouvelle fois qu'il viendra bel et bien le Jour du Seigneur, « comme un voleur », que les cieux se dissiperont, que les éléments se dissoudront, et que la terre sera consumée. L'attitude que l'auteur recommande alors à ses lecteurs, c'est « une sainte conduite avec des prières, attendant et hâtant l'avènement du Jour de Dieu ». La précision est importante. La prière non seulement est une façon d'attendre cette transformation du monde, mais elle est capable de la hâter, de collaborer au dynamisme secret de l'Histoire du Salut, qui progresse lentement mais sûrement vers les « cieux nouveaux et une terre nouvelle » (2 P 3, 9-13).

Pierre rejoint d'ailleurs ici une autre parole de Jésus, prononcée dans le discours que lui aussi consacra à la fin du monde. Si le moment en est ignoré, et si Jésus recommande instamment de veiller et de ne pas s'endormir, il précise aussi que ces tribulations de la fin du monde seront abrégées et allégées, par égard envers les élus qui lui seront restés fidèles :

Si le Seigneur n'avait pas abrégé ces jours, nul n'aurait eu la vie sauve ; mais à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours (Mc 13, 20).

La prière à la fois hâte la fin du monde, mais la rend aussi plus légère, plus supportable, et aide à la traverser sains et saufs. C'est un

dernier aspect de ce sacerdoce écologique : il est au service de la progression de la création en ce temps présent, et de sa transfiguration dans le monde nouveau.

Cette réalité du monde nouveau, elle est déjà présente parmi nous, affirment les Pères, *in mysterio*, et ils entendent par cela une présence sous le voile de signes mais en même temps très actuelle, que seule la prière de l'homme spirituel peut détecter. Dans ce sens, nous pourrions affirmer que la prière « transfigure » la création, secrètement mais très réellement. Parlant de la « Prière de Jésus », le père Lev Gillet, affirme qu'elle est un instrument, une méthode de transfiguration. Prononcée par nous, elle nous aide à transfigurer le monde entier en Jésus-Christ. Cela est vrai de la nature inanimée elle-même.

L'univers matériel murmure secrètement le nom de Jésus, [...] et il appartient au ministère sacerdotal de chaque chrétien d'exprimer cette aspiration, de prononcer le nom de Jésus sur les éléments de la nature, les pierres et les arbres, les fleurs et les fruits, la montagne et la mer, de donner son accomplissement au secret des choses, d'apporter la réponse à cette longue, muette et inconsciente attente. Nous pouvons aussi transfigurer le monde animal. Jésus, qui proclama qu'aucun passereau n'est oublié du Père [...], n'a pas laissé les bêtes hors de sa bonté et de son influence. Comme Adam dans le Paradis nous avons à donner un nom à tous les animaux ; quel que soit le nom que la science leur donne, nous invoquerons sur chacun d'eux le nom de Jésus, leur rendant ainsi leur dignité primitive, que si souvent nous oublions, et rappelant qu'ils sont créés et aimés par le Père en Jésus et pour Jésus. Mais c'est surtout par rapport aux hommes que le nom de Jésus nous aide à exercer un ministère de transfiguration [...]. Il est un moyen concret et puissant de transfigurer les hommes en leur plus profonde et divine réalité. Ces hommes et ces femmes que nous croisons dans la rue, l'usine et le bureau, et ceux-là surtout qui nous semblent irritants et antipathiques, allons vers eux avec le nom de Jésus dans notre cœur et sur nos lèvres ; prononçons silencieusement sur eux ce nom (qui est leur vrai nom) ; [...] par la reconnaissance et l'adoration silencieuse de Jésus emprisonné dans le pécheur, dans le criminel, dans la prostituée, nous délivrons d'une certaine manière et ces pauvres geôliers et notre Maître. Si nous voyons Jésus en chaque homme, si nous disons « Jésus » sur chaque homme, nous irons par le monde avec une vision nouvelle [...]. Nous pouvons ainsi, autant qu'il est en nous, transformer le monde²⁷.

Abbaye Sainte-Marie-du-Mont
F – 59270 GODEWAERSVELDE

André LOUF, ocsso

²⁷ UN MOINE DE L'ÉGLISE D'ORIENT, *La Prière de Jésus*, Chevetogne 1963, p. 79-81.